

LA DERNIÈRE  
FOIS  
QUE J'AI CRU  
MOURIR  
C'ÉTAIT IL Y A  
LONGTEMPS

CLÉMENCE  
MICHALLON

ROMAN

Éditions *i*  *e*

LA DERNIÈRE FOIS  
QUE J'AI CRU MOURIR  
C'ÉTAIT IL Y A LONGTEMPS

*Les Éditions iXe invitent leurs autrices et leurs auteurs à appliquer la règle dite de proximité, de voisinage ou de contiguïté, qui accorde en genre, et en nombre, l'adjectif, le participe passé et le verbe avec le nom qui les précède ou les suit immédiatement. Couramment appliquée jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, elle fut attaquée au début du XVII<sup>e</sup> par Malherbe et dans une moindre mesure par Vaugelas, en raison de la plus grande « noblesse » reconnue au genre masculin. Un siècle plus tard, Beauzée revenait à la charge avec cet argument explicite : « Le genre masculin est réputé plus noble que le féminin, à cause de la supériorité du mâle sur la femelle. »*

*Au lieu d'ancrer ainsi la domination dans la langue, la règle de proximité amène à écrire : « Les hommes et les femmes sont belles », « Toutes sortaient les couteaux et les dagues qu'elles avaient affûtées », « Joyeuses, des clameurs et des cris montaient de la foule », ou, comme Racine dans Iphigénie, « Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête. »*

© Éditions iXe 2020

ISBN 979-10-90062-57-3

Éditions iXe - 28, boulevard du Nord - 77520 Donnemarie-Dontilly

<https://www.editions-ixe.fr>

Clémence Michallon

LA DERNIÈRE FOIS  
QUE J'AI CRU MOURIR  
C'ÉTAIT IL Y A LONGTEMPS

Éditions i 



# Chapitre 1<sup>er</sup>

[Dans l'application Notes du téléphone de Véronica, il existe un fichier intitulé Statistiques. Chaque paragraphe commence par une date. Le premier remonte au 23 octobre 2012.]

26 avril 2018

Poids: 52,5 kilos

Taux de graisse corporelle: 15%

*Le taux de graisse corporelle d'un corps comme le mien se situe habituellement entre 25 et 31 %.*

*Entre 21 et 24 %, l'ébauche des muscles commence à apparaître sous la peau.*

*Entre 14 et 20 %, on peut voir leur forme, leurs détails, leur début et leur fin.*

*Les culturistes, grâce à leur entraînement et à leur régime alimentaire, parviennent à descendre plus bas. Dans les catégories féminines, on tombe à 9 ou 13 %.*

Au début, il y a la barre d'haltère. Elle et ses disques de fonte de chaque côté. Caleb m'a regardée les transporter. J'en ai enfilé quatre à gauche, quatre à droite. Le mécanisme de sécurité s'est refermé, mâchoires de crocodile autour d'une proie. Caleb a perçu, peut-être, la tension entre mes omoplates, un léger plissement du front. Il a dit: «C'est pour ça que tu es là, non?»

Pour la première fois, l'haltère pèse quatre-vingt-trois kilos. Mains sur les hanches, jambes écartées, je plie les genoux. Je me suis échauffée. Caleb m'a fait faire des pompes.

Il va falloir soulever.

Nous en sommes là lorsque la sonnerie de mon téléphone retentit à travers la salle. Caleb trotte jusqu'au banc sur lequel j'ai posé mon portable.

« C'est ta sœur. »

Camélia et moi ne discutons qu'entourées de gens, d'huissiers qui constatent que nous remplissons nos obligations de cadette à aînée. Nos conversations sont faites de repas de famille, d'enterrements et de mariages. Ces événements de la vie qui réunissent les générations et accaparent l'attention, de sorte qu'on n'a pas à se parler vraiment. Toujours : *Tu as vu la robe de la mariée, La dinde est trop cuite, Il y avait des embouteillages sur le New Jersey Turnpike.* Jamais : *Comment vas-tu, À quoi rêves-tu, Ne prends pas froid, Il faut absolument que je te raconte ce qui s'est passé vendredi dernier.*

Caleb repose le téléphone. Il revient près de moi.

« Concentre-toi. »

Mes mains s'approchent de la barre d'acier. J'ai les fesses en arrière, les cuisses parallèles au sol, les épaules dégagées.

« Tu sais que tu peux le faire, *my friend.* »

Caleb sautille d'un pied sur l'autre, trop d'énergie, trop de courant entre ses jambes pour rester immobile. Mes doigts s'enroulent autour du métal. Je plie et déplie les jambes, soulève les orteils, taquine la pesanteur qui plaque l'haltère au sol.

Caleb sait que si j'attends trop, je laisserai passer le moment. La fonte ne décollera pas.

«Maintenant.»

Je souffle, contracte l'abdomen, bloque ma respiration. Lentement – le temps ralentit quand on a quatre-vingt-trois kilos à bout de bras – je plie les genoux.

La barre d'haltère quitte le sol. Mes jambes se tendent. Mes bras s'étirent. Dans le miroir, les disques de fonte m'encadrent comme des serre-livres. Mon cœur s'affole. Il rapatrie les globules rouges vers mon torse, mes organes vitaux et tous ces muscles en –ceps, les bi, les tri, les quadri dont les fibres se déchirent déjà. J'ai les tempes qui battent, les dents qui grincent. Quelque part au fond de mon corps – je ne saurais pas exactement dire où – j'ai mal.

«Vas-y!»

Caleb rogne la chair de son pouce. J'ai fait perdre son calme à ce géant qui, un jour, a aidé un enfant à naître sur une bretelle d'autoroute, lorsqu'il est devenu évident que la mère n'arriverait pas à l'hôpital à temps.

Mes jambes se plient de nouveau. Un peu d'élan puis je les tends, profitant de l'impulsion pour amener la barre de fer devant mon torse.

Les records se saisissent à travers de minces fenêtres qui se referment dès que le corps lâche. Je vais pour tendre les bras. Expiration. J'y suis presque, je vais me lancer et – mon portable sonne une nouvelle fois. Ça doit être ma sœur qui rappelle. Qu'est-ce qu'elle peut bien me vouloir pour insister comme ça ?

Je ferme les yeux. «Allez.»

Je sens mes bras s'étirer au-dessus de ma tête, mes jambes tremblantes absorber le choc. Mon genou droit se verrouille. Mon pied gauche pivote de quelques centimètres vers l'arrière pour

stabiliser ma posture. J'ouvre les yeux juste à temps pour me voir tenir la position, figure tendue dans le miroir, la puissance d'une super-héroïne de dessin animé. Ça dure quelques instants, l'aberration physique des quatre-vingt-trois kilos au-dessus de ma tête, une seconde puis deux puis trois. Quand je suis sûre que je ne suis plus tout à fait la même, que j'ai repoussé mes limites, que mes bras vont fondre et mon dos se briser en deux, je lâche.

Les disques de fonte se fracassent à mes pieds. Ils pourraient bien traverser le sol et aller s'écraser au rez-de-chaussée.

« Bravo, *my friend*. »

Caleb passe un bras autour de mon épaule. Mes muscles tremblent trop pour que je puisse lui rendre son accolade. Je reste, bras ballants, à répandre ma sueur sur son débardeur en tissu synthétique.

On n'est pas censé s'attarder sur le corps d'un coach. Surtout pas celui de Caleb – les muscles à fleur de peau, les stries sur sa poitrine, les veines qui serpentent le long de ses bras. Cette silhouette médaillée or, ce corps qui me changerait en statue de sel si je le regardais trop longtemps. Alors je ferme les yeux. Je repense au grondement des haltères sur le sol. Cachée par le torse de Caleb, une odeur de transpiration – la sienne et la mienne – dans le nez, je souris. Mon portable arrête de sonner. Ma sœur a lâché l'affaire. J'ai gagné.

- - - - -

Dans le vestiaire, je m'éloigne du casier où s'empilent mes vêtements mouillés. Un pas, puis deux, puis cette sonnerie, cette fichue sonnerie à laquelle s'ajoutent les *brrrr brrrr brrrr* du vibreur.

« Bordel de merde. »

Une femme se retourne. C'est Maura qui sort du cours d'aquagym du mardi matin. Maura n'a pas l'habitude d'entendre des grossièretés pareilles à travers son bonnet de bain. Elle ne sait pas que j'ai faim, que j'ai mal aux bras, que ma gorge se serre quand je pense aux deux heures de cardio qui m'attendent ce soir.

Maura a raison. Je ne devrais pas perdre mon calme.

Je n'ai pas le temps d'être fatiguée. Pas à deux mois et demi d'une compétition. Deux mois et demi, ce n'est jamais que dix semaines. Seulement dix lundis, dix pesées, dix petites occasions de faire baisser les chiffres sur la balance. Soixante-dix jours avant de monter sur scène, bikini brillant, talons hauts, muscles saillants. Mille six cent quatre-vingts heures avant que les juges notent ma plastique, le volume de mes muscles, la symétrie de ma silhouette.

Mon ventre qui gargouille attendra. Mes bras raides prendront sur eux. Je m'assois sur le banc froid du vestiaire, enveloppée dans ma serviette de bain, cheveux gluants de sueur plaqués contre le cou. Je m'essuie l'oreille avant d'y coller le smartphone.

«Quoi ?»

– Enfin tu réponds. Ça doit faire vingt fois que je t'appelle.»

Camélia a le souffle court comme si elle revenait d'un footing. Ça n'a pas de sens. La dernière fois que ma sœur a fait du sport, elle était étudiante au lycée public de Nutley, New Jersey. Elle avait dix-huit ans, moi treize, et sa seule activité physique consistait à courir mollement pendant les courses de relais du mercredi.

«J'étais occupée.»

Une force sombre me suggère de lui parler de mon record. Comme si c'était notre genre, de s'appeler pour bavarder.

«J'ai réussi à soulever quatre-vingt-trois kilos en épaulé-jeté.»

– Ah.

– C’est la première fois que j’y arrive.

– ...

– Tu sais, l’épaulé-jeté, c’est celui où on soulève la barre jusqu’à ses clavicules et –

– OK, super. Écoute. Je t’appelle pour quelque chose d’assez important. Est-ce qu’on peut se parler?»

Je resserre la serviette-éponge autour de ma poitrine, ce bonnet D qui m’encomrait à l’adolescence, réduit au C grâce aux entraînements et à la perte de masse grasse.

«On se parle, là, non?»

Ma sœur soupire. «Tu sais bien ce que je veux dire. Est-ce que tu peux passer tout à l’heure?»

Il y a longtemps que je programme mes journées, mes semaines et mes mois à l’avance. Le futur est une suite de rectangles de différentes couleurs sur mon calendrier virtuel. Sans ce système, je ne pourrais pas m’entraîner deux fois par jour. Ni gérer mon blog, ni prendre des photos, ni rédiger à l’avance de longues publications pour mon compte Instagram. Assurer cette présence en ligne qui a convaincu plusieurs marques de me sponsoriser et qui, pour l’instant, paie les factures.

Cet après-midi, j’ai prévu de m’asseoir. Je dois me forcer à ne pas bouger pendant quatre heures afin de terminer la rédaction d’un programme abdos-fessiers. Sur mon site, je le vendrai pour cinquante dollars. Vingt-quatre guides = un mois de loyer.

«Je n’ai pas trop le temps. Tu ne peux pas m’expliquer par téléphone?»

Camélia déglutit. «C’est à propos de la pâtisserie.»

C'est la biologie, autant que l'impératif financier, qui me retient de me précipiter chez ma sœur. Aller chez Camélia, c'est prendre le risque de ne pas revenir à temps pour le cardio du soir. Ce qui signifie que je ne brûlerai pas mon quota de calories du jour. Les nombres s'additionneront, implacables. L'équilibre énergétique de mon corps se dérèglera. Je prendrai du poids.

Les gens à l'extérieur de la salle ne le savent pas, mais le corps est programmable à merci. Il suffit de savoir quoi y mettre et comment le bouger. Travaille les jambes le lundi, les bras le mardi, le dos le mercredi, les abdos le jeudi, les épaules le vendredi et le torse le samedi. Muscle-toi le matin. Le soir, va courir, nager, sauter à la corde – des activités qui feront battre ton cœur et brûleront quelques calories supplémentaires. Le mètre mesureur se resserrera autour de ta taille. Les centimètres migreront de ton ventre vers tes biceps.

La seule contrepartie pour garantir ces résultats, c'est la régularité. Un mode de vie qui ne permet pas de revoir son emploi du temps à la dernière minute ni au premier coup de fil.

«Je ne suis pas sûre de pouvoir venir cet après-midi.

– S'il te plaît.»

Je suis sur le point de répéter, de dire *Désolée Camélia, pas aujourd'hui*. Je suis prête à négocier. *Demain peut-être, ou ce week-end? Ça me laisserait le temps de m'organiser*. Mais Camélia continue.

«J'ai besoin d'un coup de main.»

Ma sœur dit ces mots et mon esprit quitte le vestiaire. Je ne suis plus à la salle de sport mais dans un café poisseux. Celui où je me suis réfugiée il y a cinq ans. Là où j'ai réfléchi, où j'ai compris que je n'avais pas le choix, qu'il allait falloir prononcer certains mots. *«C'est assez sérieux. J'ai besoin d'un coup de main.»*

J'étais assise à une table couverte d'auréoles collantes. La nausée me revient, cette tension sourde au creux de mon ventre, la sensation de me cogner aux limites du monde, et au centre de l'univers ce problème, ce gouffre plus grand que moi, plus grand que ma sœur. La ligne qu'on franchit après avoir étudié toutes les options, quand il ne reste pas d'autre choix que d'appeler quelqu'un et de dire les choses.

Si je me douche en cinq minutes, je peux être chez Camélia dans une demi-heure. Elle m'expliquera ce qui ne va pas. Je me débrouillerai pour partir rapidement. Je n'aurai pas le temps de terminer le guide abdos-fessiers mais je devrais être revenue à temps pour le cardio du soir.

Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour. Trente, vingt, trente. Aller, conversation, retour.

«Je prends une douche et j'arrive.»

Caleb m'attend derrière le comptoir de l'accueil. Il sourit, laisse passer la lumière à travers la barbe qui lui mange le visage des joues au menton.

«Pour fêter ton record. (Il me tend une barre protéinée.) N'oublie pas tes macros.»

Caleb a choisi le parfum cookie aux pépites de chocolat, celui des jours de fête, celui des performances jamais vues par le passé. Il sait, je sais que si je veux manger la barre, je devrai respecter les quantités de macro-nutriments – protéines, glucides, lipides – que nous avons fixées ensemble.

L'étiquette affiche vingt-cinq grammes de glucides. Si je mange la friandise, je dépasserai mon quota de la journée. Pour

une barre comme celle-ci, je dois adapter mes menus dès le matin. Remplacer le sucré par du salé, mon bol de flocons d'avoine par une omelette de blanc d'œufs aux épinards.

Je glisse la barre dans la poche extérieure de mon sac. Caleb tend le poing pour que j'y cogne le mien. « À ce soir pour le cardio. »

- - - - -

Ma sœur et son épouse habitent une maison en bois blanc à Montclair, une chic banlieue dans les hauteurs du New Jersey. Elles ont un jardin bordé de petites fleurs à l'avant et une terrasse à l'arrière. Le vestibule sent tour à tour le beurre fondu, la tarte, les crêpes ou le caramel collé au fond de la poêle. La maison est un peu trop grande pour elles deux, à la bonne taille pour les enfants qu'elles désirent depuis leur rencontre. Camélia s'est glissée dans cette existence comme l'une de ses pâtes à gâteau au fond d'un moule, aisément et sans broncher.

Je gare ma Prius derrière leur BMW, un monospace. Un week-end, Lily y a installé deux sièges bébé, « en prévision ». Elle a tellement bataillé pour mettre chaque sangle à sa place que les sièges sont restés, jamais utilisés, à répandre leur odeur de plastique neuf dans l'habitacle.

*Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour.*

Je bloque ma respiration et sonne une fois. Deux fois. Trois fois. Personne ne vient ouvrir.

« Bordel de merde. »

Ma sœur devrait être au travail à Hoboken, une autre banlieue du New Jersey en bordure du littoral, dernière étape avant de plonger dans l'Hudson pour rejoindre la côte de Manhattan. Elle

devrait être en train de se préoccuper de ses clients – des parents qui laissent la poussette dehors le temps d'acheter quelques macarons, des jeunes cadres venues commander une centaine de cookies pour fêter leur copine enceinte, des stars des réseaux sociaux qui brandissent leurs téléphones et prennent des dizaines de photos devant la devanture pastel.

*Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour.*

Je soulève le pot d'azalées sous lequel Camélia et Lily conservent une clé de secours. Ma sœur m'a dévoilé la cachette l'an dernier sans trop le faire exprès. Lily était en voyage d'affaires. Nos parents avaient insisté pour qu'on dîne tous les quatre – eux, Camélia et moi – dans un restaurant de Manhattan. Camélia s'est saoulée, trop heureuse de leur annoncer que la pâtisserie avait rapporté de l'argent pour la troisième année consécutive. Ma mère m'a demandé de la reconduire, « toi qui ne bois pas ». Je n'ai trouvé aucune raison valable de dire non. Sur le pas de la porte, Camélia a trébuché. Elle a envoyé valser le pot d'azalées et avec lui la clé, qu'il a fallu chercher dans l'herbe du jardin.

La porte d'entrée s'ouvre sur le vestibule plongé dans le noir. La maison est silencieuse, privée de ses habituelles odeurs de caramel et de beurre fondu.

« Camélia ? »

Dans la cuisine, la table du petit déjeuner est à l'abandon – un morceau de pain grillé délaissé sur une assiette, le jaune d'œuf incrusté dans la porcelaine, deux tasses pleines de café froid.

*Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour.*

J'avance vers la cage d'escalier, tends la tête en direction de l'étage. « Camélia ? »

Ma sœur ne répond pas. Mon ventre se noue. Je l'imagine morte, terrassée par une attaque cérébrale ou un tueur de passage, un psychopathe qui la tenait en otage quand elle m'a téléphoné. Peut-être qu'elle me parlait en code. Peut-être que « C'est à propos de la pâtisserie » voulait dire « Appelle la police ». Et je n'ai rien compris.

Je titube, coupable. Quelque chose cède au bas de mon abdomen, un fourmillement dans mon bassin, un poids sur ma poitrine.

*Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour.*

La voix de ma sœur, enfin, me parvient.

« Dans la chambre ! »

Mes cuisses protestent quand je monte les marches. C'est cette visite, cette visite imprévue qui déjà me détraque de l'intérieur. Au bout du couloir, la porte de la chambre conjugale est fermée.

« Entre ! »

Je cherche l'odeur des fleurs fraîches que ma sœur renouvelle chaque semaine. Camélia a regardé l'intégralité de *Desperate Housewives* entre sa première année de lycée et sa cérémonie de remise de diplôme à l'université. Elle s'est prise de passion pour Bree Van de Kamp, la rousse aux brushings recourbés et à la maison toujours impeccable. J'avais beau lui faire remarquer que Bree était une alcoolique psychorigide avec un penchant pour les meurtres impunis, Camélia s'en fichait. Elle levait les yeux au ciel. « Tu prends tout trop au sérieux. »

*Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour.*

La chambre de ma sœur sent les médicaments et le bouquet fané. Les rideaux à pompons de soie sont tirés. Un filet de lumière anémique s'étire depuis la vitre, dessine la silhouette de Camélia sous une montagne de couvertures – trop pour un mois d'avril. Je suis la ligne jaune le long de la petite bosse que forment les pieds de ma sœur, le creux au niveau de ses tibias, le relief de ses cuisses. Là où se trouverait normalement son ventre, un ventre ni plat ni dodu, juste le ventre d'une personne naturellement mince qui passe ses journées à goûter de la pâte à gâteau, à la place de ce ventre s'élève une bosse, un abdomen convexe de femme enceinte. Ma mâchoire se crispe quand je pense à quel point la peau s'est tendue au cours des six derniers mois pour faire de la place aux deux bébés. Elle doit être fine comme une feuille d'algue à présent, prête à se déchirer si Camélia bouge un peu brusquement.

Au-dessus du ventre de ma sœur, le rai de lumière caresse ses seins, puis l'endroit où la couverture se plie par-dessus l'encolure de son pyjama. Le soleil s'éteint juste sous son visage. Camélia a les traits tirés, des cernes violets de personne malade, la peau rouge et gonflée de celles qui ont pleuré.

« Assieds-toi. »

Les lèvres de ma sœur s'étirent, sèches, à deux doigts de se fissurer.

« Je suis bien debout. »

Elle tapote le dessus-de-lit. « Assieds-toi, je te dis. On sera mieux pour parler. »

Je pose une fesse en bordure du matelas. «Qu'est-ce qui se passe?»

*Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour.*

Ma sœur baisse les yeux sur ses couvertures. Camélia, qui d'habitude a réponse à tout, Camélia qui en cinquième a remporté le concours de rhétorique organisé entre les collèges du comté – une surprise pour tout le monde, sauf pour ceux qui avaient déjà échangé plus de deux phrases avec elle, a dit ma mère – cette Camélia, donc, cherche ses mots. «Il y a un problème avec les bébés.»

Ma gorge devrait se serrer sous l'effet de l'angoisse. Une boule devrait me plomber le ventre. Je devrais partager la douleur de ma sœur, dire *Oh non, qu'est-il arrivé?* Je devrais poser ma main sur la sienne et la laisser parler. Mais –

*Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour.*

Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour et je serai à l'heure pour le cardio. Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour et les dégâts seront limités.

*Une demi-heure de route. Vingt minutes de conversation –*

«Tu m'écoutes? Qu'est-ce que tu fais?»

Camélia regarde mes doigts qui, je m'en rends compte maintenant, tapent la cadence de mes pensées sur le dessus-de-lit – *une demi-heure de route retour.*

«Pardon.

– Je disais que j'ai fait un malaise hier, pendant le petit déjeuner.

– Oh.

– D’après Lily, je me suis effondrée en allant chercher le lait. Elle a eu peur.»

Camélia continue, les yeux voilés, les cheveux poisseux. Il était à peu près sept heures du matin. Lily a mis son angoisse de côté le temps d’appeler les secours. Une ambulance est venue chercher ma sœur. Lily, dans sa robe de chambre et ses mules à fleurs, est montée à l’arrière. Elle a tenu la main de Camélia pendant le trajet. Depuis les urgences, elle a appelé ses collègues pour les prévenir que le New York Stock Exchange ouvrirait sans elle ce matin-là. À l’hôpital, un médecin a examiné Camélia, l’air grave, les épaules voûtées.

«On a cru qu’on allait les perdre.» Ma sœur plaque ses paumes contre ses joues. «Ça venait de moi.»

Sa tension était trop élevée. Un test a révélé des protéines, trop, dans son urine. Le médecin a tiré le rideau derrière lui. Lily a serré un peu plus fort la main de Camélia. Des mots ont été prononcés. Hypertension. Pré-éclampsie. Diagnostiquée à temps. Conséquences sérieuses. Le pire évité, pour l’instant.

«Il a dit que je devais me reposer. Y aller doucement.»

Je hoche la tête.

«Il a dit que je devais garder le lit pendant trois mois.»

Je regarde ma sœur comme si je la voyais pour la première fois. Je pense aux animaux marins, aux phoques et aux baleines, lourds sacs à la peau lisse échoués sur le sable des plages, incapables de regagner l’océan.

«Vraiment ?

– Vraiment.»

Je m’imagine à la place de Camélia, captive de mon lit pendant trois mois. Plus de salle, plus de tapis de course, même pas une promenade. Je tapote sa manche. «Je suis désolée, Cam.»

Camélia lisse le tissu de son pyjama, un ensemble imprimé de tasses de thé et de cupcakes. Au téléphone, ma sœur n’a pas parlé des bébés. Elle a juste dit : «C’est à propos de la pâtisserie.»

Camélia et Lily sont rentrées hier soir. Elles n’ont pas mangé, pas respiré, pas bu. Pas débarrassé la table de leur petit déjeuner interrompu. Toute la nuit, elles ont cherché une solution. Le lever du soleil les a surprises en plein conciliabule.

Camélia reprend. «C’est pour ça que je veux te demander un service. Il faudrait quelqu’un pour s’occuper de la pâtisserie.»

Je ne suis pas sûre de comprendre. S’occuper de la pâtisserie, c’est un peu vague, surtout pour quelqu’un qui ne fréquente pas ce genre de commerce. «Qu’est-ce que tu veux dire, quelqu’un pour s’occuper de la pâtisserie?»

Ma sœur explique lentement, comme si elle s’adressait à une personne particulièrement obtuse.

«Je ne peux plus me rendre à la boutique. Ça veut dire que j’ai besoin de quelqu’un pour me remplacer. Quelqu’un qui puisse ouvrir et fermer le magasin. Quelqu’un pour servir les clients et prendre leurs commandes.

– Mais... »

Ma sœur ne m’écoute pas. Elle continue d’énumérer. Malgré sa morgue, ses yeux s’illuminent. Camélia aime dire qu’elle fait les choses, montrer à quel point elle est indispensable, rappeler au monde que, sans elle, le petit coin d’univers entre les murs de sa pâtisserie s’écroulerait.

« Tenir la compta, vérifier les stocks, passer les commandes chez le grossiste, gérer le personnel et, bien entendu – elle se tape le front – préparer les gâteaux. »

Je contemple ma sœur en silence. Je regarde son corps, sa silhouette autrefois agile forcée au repos, sa tête à l'intérieur de laquelle tourbillonnent des pensées inconnues.

« Camélia. (Je ne sais même pas par où commencer.) Je ne peux pas prendre ta place à la pâtisserie.

– Pourquoi pas ?

– Parce que... Parce que je n'y connais rien. »

Une seconde, je tente de m'imaginer dans la boutique de Camélia, son tablier en vichy autour de ma taille, une poche à douille à la main. Mes journées rythmées par le commerce. Mes priorités réorganisées en fonction du bon vouloir des clients.

Je continuerais à m'entraîner, au début peut-être. Puis ça deviendrait trop dur. Je n'aurais plus le temps. Je déserterais la salle. Il n'y aurait plus de séances. Plus de Caleb. Plus de compétition à préparer. Envolée, l'adrénaline des nouveaux records. La satisfaction de voir les muscles se dessiner sous ma peau. La mathématique des calories et de mon poids qui s'ajuste. Cette petite fête intérieure lorsque je monte sur la balance et que Caleb lit à voix haute un nombre plus bas que celui de la semaine passée.

Quelque chose se débloque au niveau de mes sinus. J'aspire comme une nageuse en difficulté, remontée à la surface quelques instants avant la noyade.

« Non. »

Camélia fronce les sourcils. « Non ? »

– Je ne peux pas. Si encore ce n'était que pour quelques jours, peut-être. Et puis je ne sais rien faire de tout ce que tu viens de dire, là. Je peux peut-être t'aider autrement ? Me renseigner à la salle ? Voir si je connais quelqu'un qui pourrait te dépanner ? »

Je m'attends à ce que Camélia insiste. Je me prépare à l'entendre supplier, parler, parler, parler dans l'espoir de me faire flancher. Je ne lui en voudrais pas. Je peux comprendre qu'on envisage des choses folles dans l'urgence.

Ma sœur me dévisage longuement. Son visage change.

« S'il te plaît. » Au fond de son lit, Camélia se redresse, très calme. Elle a l'œil brillant, les traits lissés, les mains croisées sur son ventre rond. « J'ai besoin d'un coup de main. »

Je pourrais jurer qu'elle imite mon ton, celui d'il y a cinq ans, quand le monde s'est mis à tourner trop vite et que j'ai fait la bêtise de l'appeler.

Camélia a dans les yeux un mélange de sympathie et de pitié. *Je ne voulais pas en arriver là, mais tu ne me laisses pas le choix.*

« Tu sais ce que c'est, non, d'avoir besoin d'un coup de main ? » Avec une précision de chirurgienne, elle ajoute : « Tu ne le lui as jamais dit, pas vrai ? »

Je suis une femme-canon lancée à travers les airs – le cœur qui s'emballe, le sang qui circule trop vite, les pensées qui s'enchaînent. Je déglutis. Je fais semblant de ne pas comprendre. Je bredouille : « Hein, quoi ? »

Camélia a la voix claire. Elle n'a pas honte d'expliquer.

« À Caleb. Tu ne lui as jamais dit qu'il y a cinq ans, toi aussi tu as eu besoin d'un coup de main. »

Le court-métrage des souvenirs, la séquence de ces moments que je voudrais qu'elle oublie, se projette sur les murs de la chambre. La voix de Camélia au téléphone, le cuir des sièges de sa voiture sous ma joue, son bras autour du mien, les contours flous du monde, la peur d'abord et le soulagement ensuite. Une autre voix, la mienne, cette voix si jeune qui ne se doutait pas que tout ce qu'elle disait serait retenu contre elle.

Si l'envie lui en prenait, Camélia pourrait jeter une boule de bowling dans la pile de quilles de mon existence. Ce ne serait pas difficile. Il suffirait qu'elle parle.

«Tu me paies ?

– Comment ça ?

– Si je fais ton travail à la pâtisserie. Tu me paies ?

– Quand même. Je ne suis pas un monstre. »

- ——— -

Une demi-heure de route aller, vingt minutes de conversation, une demi-heure de route retour, le refrain s'est envolé. Ma première mission, dans cet univers étrange où la pâtisserie de ma sœur m'encombre l'esprit, est de me rendre sur place pour coller une pancarte au dos de la porte en verre. « En raison d'un imprévu, nous ne pouvons pas ouvrir aujourd'hui. Mais pas d'inquiétude, nous serons de retour demain. Nous vous attendrons dès neuf heures du matin pour une fournée de scones bien chauds ! »

Camélia a dicté le mot depuis son lit. Je l'ai tapé, docile, dans l'application Notes de mon smartphone. « Dans l'arrière-boutique, elle a dit, tu trouveras des feuilles de papier rose pastel et un stylo argenté. Scotche le mot à l'intérieur au cas où il pleuve. » J'ai répondu : « Vraiment, Camélia, merci de le préciser, je n'aurais

pas deviné.» Ma sœur a haussé les épaules. «Quoi? Tu as dit toi-même que tu n'y connaissais rien.»

Mes fesses se posent lourdement sur le siège de la Prius. J'insère la clé de contact et attends une dernière seconde que Camélia sorte de chez elle en courant. Qu'elle me dise que tout ceci n'était qu'une blague, qu'elle a décidé de se mettre à l'humour et que cette conversation constituait son premier essai de gag. Qu'elle est désolée de m'avoir fait peur, mais si seulement j'avais pu voir ma tête, moi aussi j'aurais ri, ri, ri.

Camélia ne sort pas. Elle m'a déjà dit au revoir, une brève pression du plat de la main sur mon épaule. Elle m'a dit où trouver les clés de la pâtisserie, dans la bonbonnière sur le guéridon. «Dépêche-toi s'il te plaît, les clients vont se demander ce qui se passe et je ne veux pas qu'ils croient que j'ai mis la clé sous la porte.»

Camélia était à peine sortie de l'école quand elle a créé la Around the World Bakery, la Pâtisserie du Tour du Monde. Sa licence de relations internationales en poche, elle avait travaillé six mois pour une ONG à Washington avant de décréter que ce n'était pas pour elle. Elle est rentrée dans le New Jersey, l'État de notre enfance, a obtenu un prêt et dégoté un local dans une rue pavée d'Hoboken. Mes parents ont protesté mollement. Ils ont ri. Ils ont dit: «Oh, Camélia. Que vas-tu encore chercher là?» Mais au fond, ils trouvaient ça très exotique, une fille pâtissière, mon père architecte et ma mère conservatrice de musée. Fils et fille d'avocats, d'ingénieurs, issus d'un monde où on s'élevait socialement grâce aux études. Gagner sa vie de ses mains, loin des livres et des écrans d'ordinateur, c'était un retour aux sources en fin de

compte charmant – tant qu’il résultait d’un choix, après un passage réglementaire par l’université.

Le prêt de Camélia ne suffisait qu’à couvrir le loyer. Mes parents lui ont donné, en plus, une mise de fonds de vingt mille dollars. Ils comptaient acheter une résidence secondaire, une maison dans la coquette station balnéaire de Spring Lake, mais ils ont décidé que l’avenir de ma sœur était un investissement plus urgent. « La mer sera toujours là, ils ont dit. C’est maintenant que tu as besoin de nous. »

À travers la porte vitrée se dessine la pâtisserie plongée dans le noir. Je glisse une clé dans un verrou, puis l’autre, tente d’ouvrir la porte qui résiste, recommence, tourne la poignée dans un sens, dans l’autre, peste, troisième bordel de merde de la journée. J’ignore le regard d’une passante qui me soupçonne peut-être d’une tentative peu brillante de cambriolage. Quand je suis à deux doigts de laisser tomber, de maudire mon cerveau même pas fichu d’ouvrir une porte correctement, les verrous cèdent.

Mes doigts tâtonnent à la recherche d’un interrupteur. La lumière s’allume. J’ai conquis sans le vouloir le territoire de ma sœur. Un territoire qui sent la farine, l’arôme de vanille, le zeste de citron – l’odeur de cuisine que j’avais toujours associée à la maison de Camélia mais qui, je m’en rends compte à présent, suit ma sœur partout où elle s’installe. Sa présence est palpable. Camélia se tient debout derrière le comptoir en verre. Ses doigts pianotent sur la caisse enregistreuse qu’elle a chinée dans une brocante, un modèle ancien avec des touches de machine à écrire. Ma sœur se plie en deux pour balayer le carrelage en damier, sort de la cuisine d’un coup de hanche dans la porte battante, dépose une nouvelle

fournée de financiers derrière la vitrine. Dans la pâtisserie fermée, sans clients, sans gâteaux, sans vie, je me sens investie d'un pouvoir nouveau dont je ne sais pas me servir. Comme quand, petite, je me glissais dans la chambre de Camélia après une dispute, un mot cruel. Je ne touchais à rien. Je me contentais d'être là et de déguster la certitude que, si je le voulais, je pouvais détruire tout ce qui lui appartenait. Je finissais toujours par refermer la porte, laissant derrière moi ses bibelots intacts.

Conformément aux instructions de ma sœur, je passe derrière le comptoir et pousse la porte de l'arrière-boutique. Ce sont les coulisses de son théâtre, sa cuisine où le pastel et l'argenté laissent place à l'électroménager chromé, aux ingrédients achetés à prix de gros, aux récipients en plastique et aux étiquettes qui plaisent aux inspecteurs de l'hygiène. Je contourne l'énorme cuisinière à gaz à six feux, le four dans lequel on pourrait facilement faire cuire un petit enfant, le plan de travail suffisamment grand pour que je m'y allonge. J'ouvre le tiroir de la table en bois, au centre de la pièce, où m'attendent, comme l'avait dit Camélia, un tas de feuilles rose pastel et un feutre argenté. J'écris le mot qu'elle m'a dicté, donne rendez-vous aux clients à neuf heures le lendemain matin pour déguster les scones que j'aurai en théorie préparés.

Je scotche le bout de papier rose au dos de la porte vitrée et retourne dans l'arrière-boutique. Camélia m'a dit d'y prendre son classeur de recettes sur l'étagère du fond, où elle le range à l'abri des éclaboussures de chocolat fondu et de beurre ramolli. La couverture (rose pastel, évidemment) est maculée de farine malgré ces précautions. Je m'essuie les paumes sur les cuisses, tache de blanc le nom de mon sponsor sur mes leggings. Sans prévenir,

mon ventre se tord – ça brûle, ça gargouille, ça va se fendre en deux. La terre tangué. Je m’agrippe au comptoir.

J’ai faim.

Je regarde ma montre. Évidemment que j’ai faim. J’aurais dû déjeuner il y a deux heures déjà. On n’oublie pas de se nourrir quand on est culturiste. Le corps est une machine capricieuse, attachée à ses petites habitudes. Il faut y mettre du carburant à heures fixes, toutes les deux ou trois heures dans l’idéal. Manger fréquemment, en petites quantités, c’est la clé d’un métabolisme puissant. Sans ça, on stocke. Et puis sauter un repas, c’est prendre le risque d’avoir faim. On perd la tête quand on a faim. On mange n’importe quoi.

Mentalement, je passe en revue le contenu de ma Prius. Il y a mon sac de sport, mon maillot trempé du matin, mes sous-vêtements sales. Mon déjeuner est à la maison – dimanche dernier, comme chaque semaine, j’ai préparé les repas de la semaine à venir, empilé les boîtes en plastique sur deux étagères du réfrigérateur. J’avais prévu de manger du blanc de poulet, du riz brun et des asperges devant mon écran d’ordinateur. J’aurais trempé le poulet dans de la moutarde (quatre calories par cuillère à café) du bout de ma fourchette tout en travaillant.

La barre protéinée que Caleb m’a donnée ce matin dort dans la poche extérieure de mon sac. Je pourrais. Je pourrais la sortir, déchirer l’emballage d’un coup de dents, mordre dans la pâte aux arômes artificiels, chercher les pépites de chocolat du bout de la langue. Sentir mon corps s’apaiser, rassasié, dès la première bouchée. Je me récite les informations nutritionnelles que je connais par cœur, vingt-cinq grammes de glucides, dix grammes de lipides, vingt grammes de protéines. Je peux les retourner dans

tous les sens mais jamais elles ne rentreront dans le puzzle nutritionnel de ma journée.

Il y a longtemps que j'ai appris à exister en ayant faim. La barre reste dans mon sac.

- - - - -

Caleb m'attend pour le cardio du soir. Il me fait signe de loin, lève le poing gauche et tapote sa montre. Mon téléphone indique dix-huit heures passées. J'articule silencieusement : « Désolée, désolée. »

Je file au vestiaire enfiler mes vêtements mouillés du matin. Ma tenue de rechange, elle aussi, est restée chez moi. À voix basse, je me sermonne. Il va falloir que j'apprenne à être plus prévoyante, à toujours garder mes affaires avec moi. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Mes chaussures à peine lacées, je pousse la porte du vestiaire et trotte jusqu'à l'espace cardio. Caleb pianote déjà sur l'écran du tapis de course.

« Si même toi tu te mets à arriver en retard, la fin du monde ne doit pas être loin, *my friend*. »

Je me force à sourire tandis que le tapis s'ébranle sous mes pieds. D'ici la fin de la séance, je vais devoir annoncer la nouvelle à Caleb. Le prévenir que mon retard de ce soir n'est que le premier d'une longue série. Il va falloir revoir notre emploi du temps, décaler certaines séances. Expliquer que le devoir m'appelle ailleurs.

Le tapis accélère.

On n'a pas vraiment besoin d'un coach pour le cardio. Caleb pourrait très bien me laisser appuyer sur les boutons moi-même, faire autre chose de sa soirée que me regarder courir. Sa présence

est le signe d'un traitement de faveur. Une décision qu'il a prise, arbitraire, un accord tacite selon lequel Caleb m'aime bien.

Il y a, tout de même, un arrangement financier. Caleb et moi n'en parlons pas souvent. L'amitié, la bonté d'âme, c'est plus noble. Ça réchauffe mieux le cœur. Mais Caleb touche dix pour cent de tout ce que je gagne, comme un agent de star de cinéma. Le calcul est simple : si je gagne cet argent (celui des marques qui me paient pour que je parle d'elles sur les réseaux sociaux, pour les publicités que j'affiche en marge de mon blog), c'est grâce à mon corps. Mon image fait vendre, et cette plastique n'existerait pas sans Caleb. Conséquence : on partage le butin.

Caleb presse un bouton. Le tapis s'incline. Voilà que je cours à rebours d'une montagne. Mes jambes s'alourdissent. Je respire, tente de gagner en oxygène l'énergie que je n'ai pas absorbée en nourriture. Mais on ne peut pas courir si on n'a pas mangé. Je me le suis répété assez de fois. Sans cette certitude, j'aurais depuis longtemps cessé d'ouvrir les boîtes du déjeuner et celles du dîner.

Mes jambes s'emballent. Je tombe en avant, me rattrape à la machine sans comprendre. Le sol s'est renversé sous mes pieds. Caleb me rattrape d'une main. Ma vitesse s'affiche sur l'écran : cinq kilomètres-heure, une allure de promenade. Caleb a ralenti le tapis de course pour me faire marcher plutôt que courir.

« Qu'est-ce que tu fous ? »

Il hausse les épaules.

« Tu avais l'air d'avoir besoin d'une pause. »

Il le dit comme ça. Comme si c'était normal. Comme s'il ne savait pas que je n'ai jamais besoin de pause. Je tends les doigts

vers les boutons du tapis de course pour accélérer de nouveau la cadence. Il pose tranquillement la main sur la machine. De sa voix douce, il décrète : « Ce n'est pas grave d'avoir besoin de ralentir un peu. »

Je veux taper du poing sur l'écran, rappeler à Caleb que ce n'est pas grave pour les autres, peut-être, ceux qui n'ont pas de compétition dans dix semaines, mais moi j'ai un délai à respecter, des choses à faire, un trophée à saisir, et *de quel côté es-tu, Caleb ?*

Quelque chose flanche à mi-chemin entre mes cuisses et mes genoux. Je me pince les tempes.

« Tout va bien, *my friend*? »

Alors, je relève la tête et je lui dis. Je nous déteste, moi de craquer et lui d'insister. Je voulais attendre la fin de la séance, profiter encore une heure ou deux de ma vie d'avant, prolonger l'illusion, mais mon corps, bien sûr mon corps n'a pas suivi.

Caleb m'écoute. Il m'interrompt uniquement pour s'inquiéter de l'état de santé de Camélia. Lui et ma sœur ne se sont jamais rencontrés mais il se souvient de ce que je lui ai dit. Il sait que Camélia et Lily ont dépensé des dizaines de milliers de dollars pour le don de sperme et la fécondation *in vitro*, qu'elles ont espéré, prié même, pour qu'un embryon prenne, et qu'elles ont trinqué, Lily au champagne et Camélia au jus de pomme, lorsque l'obstétricien leur a fait écouter non pas un, mais deux cœurs battants.

Caleb tique, toutefois, quand je lui rejoue le refrain des trois mois. Trois mois de grossesse. Trois mois de pâtisserie.

« Mais ta compétition est dans deux mois et demi. »

Je penche la tête en signe d'approbation, un *merci* silencieux.

Caleb est d'accord. On ne peut pas exiger des gens qu'ils laissent tout tomber, pas même une sœur, pas même pour deux bébés.

C'est Caleb qui m'a poussée à m'inscrire à cette compétition, le New York Titans Showdown, il y a quatre mois. Pour les fêtes de fin d'année, sa compagne lui avait offert, les yeux brillants, le plus beau des cadeaux : un test de grossesse – positif bien entendu – dans une boîte rouge et dorée. L'enfant était attendu, désiré, comme en témoignait le visage de Caleb lorsqu'il m'avait transmis la nouvelle le lendemain.

« C'est encore un peu tôt pour l'annoncer mais à toi je le dis – Hannah est enceinte. On va avoir un bébé. »

Il n'avait loupé aucune étape, le sourire un peu sonné, le rire déboussolé mais heureux de celui qui s'imagine déjà père quand quelques heures auparavant il ne connaissait qu'un seul homme digne d'être appelé Papa – le sien.

Avant ça, Caleb n'avait jamais évoqué dans le détail son désir de paternité. Il faut dire que le sujet se prête mal à l'atmosphère de la salle de sport, à la musique trop forte et aux échanges interrompus par des interjections aussi peu romantiques que : « Encore une série de dix et cette fois-ci décolle ton cul du sol. » La grossesse d'Hannah était le prolongement attendu d'une relation monogame et hétérosexuelle stable. Donc, Hannah était enceinte, Caleb était heureux, et au milieu de tout ce bonheur, tous deux se sont rendu compte qu'un enfant, ça coûte de l'argent. Caleb et Hannah – elle maîtresse d'école, lui coach sportif pour la classe moyenne de Bloomfield, New Jersey – gagnaient assez pour subvenir à leurs

besoins mais pas à ceux d'un bébé, avec les couches, la garderie puis l'école, les soins dentaires, les activités extrascolaires.

Caleb, dont la clientèle se composait surtout de jeunes actifs et de culturistes semi-professionnels, avait donc décidé de recentrer son activité du côté des élites. Des athlètes demandés qui pouvaient espérer signer des contrats à cinq chiffres avec leurs sponsors. Des champions dont les comptes en banque se remplissaient de podium en podium. Moi, j'avais deux médailles à mon actif, un bronze et un argent glanés dans des compétitions locales. Il était dans l'ordre des choses que je passe élite un jour. C'était comme le bébé d'Hannah et Caleb, un point dans l'avenir. Mais une chose en avait entraîné une autre, et désormais le marché était simple : passer élite à la première occasion ou perdre Caleb.

Il ne l'avait pas dit comme ça. Caleb m'entraînait depuis cinq ans. J'étais spéciale. Il me trouvait douée. J'étais son petit projet personnel, sa fierté. Il envisageait mon avenir comme il envisageait le monde, avec l'optimisme des gens qui ont la réussite naturelle. La compétition, c'était mon ticket d'entrée. C'était New York, déjà, pas le New Jersey. Des candidates expérimentées, vingt mille dollars à la clé. La preuve que j'avais un avenir dans le milieu. La présence continue de Caleb à mes côtés.

Caleb, justement, soupire. Son souffle me ramène à la salle de sport, au tapis qui s'étire paresseusement sous mes pieds, au sentiment de malaise qui ne m'a pas quittée depuis que Camélia s'est redressée dans son lit.

*Tu ne le lui as jamais dit, pas vrai ? À Caleb. Tu ne lui as jamais dit qu'il y a cinq ans, toi aussi tu as eu besoin d'un coup de main.*

Caleb attend, je m'en rends compte, une réponse au constat qu'il vient d'énoncer – «Mais ta compétition est dans deux mois et demi». Je hausse les épaules.

«Je sais.»

Je n'ai pas mieux.

Il fronce les sourcils, passe la main sur sa nuque, resserre le chignon noir au sommet de son crâne. J'ai peur qu'il décrète qu'il vaut mieux abandonner. Après tout, on fait les choses bien ou on ne les fait pas. On ne peut pas diviser son temps comme ça. Mais son front se lisse, les lignes du souci remplacées par les rides du sourire. Caleb dit – gentil, toujours gentil : «Je comprends.» Il dit : «C'est la famille.»

Tout serait parfait s'il s'arrêtait là. Je pourrais reprendre ma course. Je pourrais respirer, juste le temps de la séance. Mais Caleb parle encore.

«Je te fais confiance.»

- ——— -

Caleb me retient sur le pas de la porte. Dehors, il fait nuit.

«*My friend*, tu as pensé à prendre une photo de ton record ? Pour Instagram ?»

Un record personnel, c'est une occasion en or pour les réseaux. C'est la promesse de plusieurs milliers de likes, autant de preuves de ma popularité qui assiéront ma crédibilité auprès des marques, toutes des sponsors potentiels.

«J'ai oublié.»

Je rebrousse chemin pour réparer ce crime de lèse-Internet. Caleb me suit. Je marmonne. Je ne pense pas pouvoir reproduire ma prouesse du matin. Pas tout de suite, pas comme ça, en fin

de journée, avec deux séances dans le corps et la pâtisserie de ma sœur en tête. Caleb rit. Ce n'est pas à ça qu'il pensait. Il m'aide à enfiler les disques de fonte sur la barre d'haltère, quarante et un kilos cinq cents de chaque côté comme ce matin.

«Tiens-toi debout derrière la barre, les bras croisés. Tu es une championne, une conquérante. Tu veux retirer ton tee-shirt, poser en brassière pour qu'on te voie mieux ? Donne-moi ton téléphone.» Il recule de quelques pas pour cadrer l'image. «Prends l'air fier. Pense à ce que tu as fait, c'était bien, non ? C'est super, ça, encore une. Maintenant arrête de sourire. Regarde-moi. Regarde-moi comme si je venais de te dire que tu n'en es pas capable. Tu veux me convaincre du contraire. Tu es une battante.» Il tapote le bas de l'écran. «Voilà, super, c'est dans la boîte. Rentre chez toi et repose-toi. Tu l'as mérité.»

Devant mon assiette vide, l'escalope de dinde et les haricots verts du dîner avalés, je fais défiler les photos du bout des doigts. Je me vois – muscles des cuisses saillants sous les leggings, quadrillage des abdos, chaque rigole un petit miracle de biologie et de patience. La bosse d'un biceps, la veine d'un coude, les épaules fières. Je fixe ce corps qui n'apparaît qu'en photo et jamais devant le miroir, cette silhouette insaisissable qui, quand j'essaie de l'observer en vrai, quand je baisse les yeux sur mon ventre et palpe mes bras, devient immanquablement plus grasse, plus molle, infiniment plus empotée que la mécanique longue et fine qui se dessine à l'écran.

Je choisis le quatrième cliché, celui que Caleb a pris lorsqu'il m'a dit d'arrêter de sourire. J'imagine que c'est à ça que je ressemblais ce matin quand j'essayais de me concentrer juste avant le record,

quand j'ignorais les sonneries répétées de mon portable et les appels au secours de Camélia. J'ouvre Instagram. Contrairement à ce que beaucoup de mes abonnés semblent croire, je n'abuse pas des filtres. Je n'aime pas tricher. Je me contente d'augmenter la luminosité pour corriger l'éclairage de la salle qui me donne la jaunisse.

«Nouveau record aujourd'hui! [emoji biceps contracté] Quatre-vingt-trois kilogrammes. Voilà plusieurs semaines que je m'entraîne avec cet objectif en tête. Aujourd'hui, grâce à @CalebTrainer, c'est mission accomplie! J'ai du mal à y croire. Quatre-vingt-trois. C'est pour ça que je vais à la salle tous les jours. Pas pour les muscles. Pas pour la taille trente-six. J'y vais pour la force. Pour le travail. Pour le plaisir de me voir progresser de jour en jour. Si j'ai réussi, c'est que vous pouvez le faire aussi. Donnez-vous les moyens, soyez disciplinés, et vous pourrez atteindre n'importe quel objectif. Merci @CalebTrainer et merci à vous qui me suivez ici. Quelle belle journée.»

Hashtags #fitgirl, #bodybuilding, #ilovemytrainer, #strong.  
Un dernier tour de relecture, crédit photo: @CalebTrainer, localisation: Super Fitness Bloomfield.

Partager.